

« Le Parisien réfléchit un moment.

«—Nous en tuerons bien quatre, me dit-il, mais les huit autres...

«—Les huit autres vous tueront.

«—Voilà justement ce qui ne doit pas être.

«—Alors nous irons aux galères.

«—Pas davantage. Obéis-moi en tout et par tout, et laisse-moi faire.

« Je n'eus pas le temps de répliquer, les douaniers nous ajustèrent et menacèrent de faire feu si nous ne nous rendions.

«—Nous nous rendons ! cria le Parisien.

«—Nous rendre ! exclamai-je.

«—Chut ! et obéis, me dit-il ; tu verras.

«—Alors, bas les armes ! continua le brigadier.

«—Qu'à cela ne tienne, voilà.

« Et il jeta son fusil à dix pas en arrière de nous.

«—Fais-en autant, murmura-t-il d'une voix impérieuse.

« Dame ! je l'avais vu à l'œuvre si gentiment le jour de l'ours, que je me confiai à lui et jetai pareillement mon fusil à côté du sien.

«—Maintenant, avancez à l'ordre, continuèrent les douaniers, et amarrez ce que vous avez.

«—Oh ! pas grand'chose, répondit M. Octave, en prenant son ballot et le mien et se dirigeant vers les douaniers qui nous tenaient couchés en joue ; voilà.

«—Je l'avais suivi.

«—Derrière moi, me glissa-t-il tout bas, derrière moi !

«—En nous voyant au milieu d'eux, les douaniers abaissèrent leurs armes et se contentèrent de saisir nos ballots :

«—Allons, les amis, dit le brigadier en faisant sonner complaisamment la crosse de son fusil, suivez-nous de bonne grâce.

«—Et nos fusils ? dit le Parisien, est-ce que vous les laissez là-bas ?

«—C'est juste, répondit le brigadier, je vais les prendre, moi.

« Le cercle qui s'était formé autour de nous s'ouvrit pour laisser passer le brigadier, et, comme nous avions pris une pose inoffensive, il ne se referma pas.

« Mais à peine le brigadier avait-il fait deux pas dans la direction des armes que nous venions de jeter que, plus prompt que la foudre, le Parisien s'était élancé sur lui, et, l'ayant terrassé, lui appuyait son poignard sur la gorge.

« Aussitôt, un moment étourdis, les autres gabelous voulurent se précipiter, mais le Parisien leur dit tranquillement :

« Un seul pas et je le tue !

« Feu ! hurla l'un d'eux en saisissant son fusil par la poignée...

« Mais il paraît que la pointe du stylet entra d'une ligne dans la chair du brigadier, car il s'écria d'une voix étouffée :

« Ne tirez pas, ne tirez pas !

« Au large ! me cria en même temps le Parisien, au large !

« Je compris le plan, et en deux sauts je me trouvai près de lui.

«—Mes bons amis, dit alors M. Octave, si vous voulez avoir votre brigadier intact, vous allez nous laisser avec nos ballots.

« Bah ! ricana l'un d'eux.

« Le terrible stylet entra d'une ligne encore, et le brigadier hurla d'une voix râleuse :

«—Laissez-les aller... laissez-les aller...

« Et notre devoir ? fit un récalcitrant qui n'avait pas les mêmes raisons que le brigadier pour être indulgent.

«—Je suis votre chef et je vous l'ordonne ! s'écria le brigadier... je prends la responsabilité... laissez-les partir.

«—Comme vous voudrez, dirent les douaniers.

«—Bien, fit le Parisien. Maintenant, continua-t-il en s'adressant à moi, va prendre nos fusils et file au plus vite.

«—Et vous ? m'écriai-je.

«—Moi ? me dit-il, tu vas voir.

« Il prit le brigadier à bras-le-corps, lui tenant toujours le poignard sur la gorge, s'en fit un plastron, et dit aux douaniers :

«—Maintenant, bonsoir, nous emmenons votre brigadier ou plutôt je l'emporte. Si vous faites un pas pour nous suivre, je le tue net et roide.

« Mais ce sang-froid commençait à exaspérer les douaniers.

« Feu ! feu ! cria de nouveau l'un d'eux.

« Comme vous voudrez, répondit le Parisien, c'est lui que vous tuerez et non moi.

«—Ne tirez pas ! ne tirez pas ! cria le brigadier d'une voix étranglée, mais vous, laissez-moi. Je ne vous suivrez...

«—Non, fit le Parisien, je ne te laisserai que lorsque nous serons à une bonne lieue de tes soldats et en bonne terre française.

« Il fallut en passer par là ; les douaniers s'assirent paisiblement en rond, et nous partîmes, moi portant les armes et les ballots, le Parisien marchant à reculons, son poignard sur la gorge du brigadier.

« Quand nous fûmes hors de la portée de leurs balles, nous poussâmes le douanier devant nous, et au coin d'un bois qui nous masqua tout à coup, nous nous mîmes à courir, activant à coup, de crosse la marche de notre prisonnier.

« A bout de deux heures, nous étions en France ; alors nous attachâmes le pauvre douanier à un arbre, laissant près de lui une gourde de genièvre et un morceau de pain, et nous allâmes attendre le jour dans un bois.

« Au jour, nous descendîmes au village des *Echelles*, où nous attendîmes la diligence de Grenoble à Chambéry. M. Octave ajouta à ses nom et prénoms qui étaient sur son passe-port les mots : *et son domestique* ; et le lendemain, nous étions de retour ici. Seulement, j'ai renoncé à la contrebande pour le reste de ma vie, et M. Octave, qui est demeuré huit jours encore avec nous, s'est contenté de tuer un autre ours, deux chamois et quelque perdrix blanches.

«—Ah ça, dit M. Loisery, quand Jacques eut terminé, c'était donc un démon, que ce jeune homme ?

«—Un démon ? fit la femme du chasseur, qui avait écouté sans souffler mot, ah ben oui ! par exemple ; il était trop beau garçon pour ressembler au diable ! et des mains fines, avec ça. Il a laissé un gant ici, que je ne pourrions pas mettre, quoique je soyons une femme, et une chemise qu'on n'en trouve pas souvent de pareilles !